

TURFU LES EDITIONS

# Nelson Melody

*partie 6*

FEUGEAS

## **Chapitre 11 : Montamisé**

Montamisé était un village-banlieue comme il en existait des dizaines de milliers en France. Cet ancien simple village avait - comme je l'avais évoqué précédemment - de par l'extension tentaculaire de Poitiers et au bénéfice d'une nouvelle réforme territoriale, changé de statut pour devenir un village-banlieue de Poitiers, forme hybride entre ce que l'on appelait la communauté de communes et le simple village. Cela avait eu pour effet de transformer la mairie de Montamisé en simple mairie de quartier et de se voir relégué au simple rang de dortoir pour des populations travaillant à Poitiers, Bordeaux, Nantes ou Paris.

Si cet énoncé n'est pas le plus valorisant qui soit et ne donne pas une image charmante à ce village-banlieue, il serait injuste de ne pas préciser qu'il y régnait une certaine quiétude et qu'il s'agissait d'un des villages-banlieues les plus fleuris des alentours de Poitiers, ce qui contribuait grandement à sa beauté, particulièrement au printemps lors de la période de floraison.

Nelson Melody me raconta un jour une des légendes à l'origine du nom « Montamisé ». Celle-ci rapportait, qu'autrefois, le village était parcouru par une rivière qui lui assurait richesse et prospérité. Mais qu'un jour, des gens jaloux aurait jeté, dans la source de cette rivière quelque chose appelé du « vif argent », ce qui aurait alors eu pour conséquence de la faire s'enfoncer dans les cavités et la rendre souterraine. Le village, fortement appauvri, aurait alors hérité du surnom de « Monte à la misère » car situé sur une colline. Sous l'effet du temps, ce surnom se serait transformé en « Montamiser » puis en « Montamisé ».

Il ne restait rien aujourd'hui de cette légende, l'agriculture avait déserté le village-banlieue et n'avait donc pas nécessairement besoin d'une hypothétique rivière. Seules restaient

d'immenses cités résidentielles mais aussi, il faut néanmoins le relever, deux châteaux ainsi que des forêts artificielles plantés là où se trouvait auparavant des champs. D'ailleurs, en parlant de ces derniers, je n'en avais entendu parler que dans mes cours, et je me dis Nelson avait dû connaître une époque où ce qui n'était encore qu'un simple village était un curieux mélange de maisons éparses et dissonantes au milieu d'une végétation contrôlée partiellement. Je lui demandais ainsi s'il connaissait d'autres choses sur Montamisé.

« Je connais Montam par cœur. Enfin s'il n'a pas trop changé de configuration. J'ai bien vu parfois, lorsque je regardais par ma fenêtre, que des maisons avaient été détruites avant d'être reconstruites identiques à leurs voisines, mais je suppose que, même si certains chemins sont devenus des routes, leurs tracés n'ont pas dû être modifiés tant que ça.

-Peut-être, je n'en sais rien en fait, c'est pour cela que je vous le demande.

-Ne fais pas comme si je ne t'avais pas déjà dit que je ne sors jamais de chez moi.

-Mais c'est qu'avant d'emménager dans cette maison vous connaissiez déjà Montam ?

-Je suis un montamiséen 100% pur jus, tous mes grands-parents vivaient ici, certains de mes arrière-grands-parents aussi ainsi que la plupart de mes oncles et tantes. Mis à part une période où j'ai dû déménager sur Migné-Auxances puis un peu sur Poitiers, j'ai toujours vécu ici.

-Vous étiez dans le centre ?

-Non j'étais à Ensoulesse.

-Oh c'est là qu'habite une de mes amies, je connais bien. »

Ensoulesse était une partie de Montamisé située à mi-distance entre le centre de Montamisé et celui de Chasseneuil-de-Poitou, un autre village-

banlieue. Située sur un sol très vallonné, c'était là-bas que les gens aux salaires les plus modestes habitaient. Les maisons y étaient vieillissantes et les commerces qui s'étaient installés dans la prolongation de la zone économique de Chasseneuil étaient présents en grand nombre, attirant là beaucoup de gens qui venaient remplir les nombreux parkings de commerces tout aussi nombreux.

« Ah ! Y a-t-il toujours cette vieille ferme abandonnée avec des chèvres en pâturage à côté ? »

Il faut croire que Nelson Melody n'avait pas vu Ensoulesse depuis longtemps. Il m'avait posé cette question avec une certaine forme de passion palpable qui me fit comprendre que cet Ensoulesse qu'il avait connu lui tenait à cœur. Je n'avais pas envie de briser cela. Il fallait que j'esquive le sujet sans trop m'en éloigner pour autant.

« Oh, vous savez Nelson, je connais bien Ensoulesse, mais je ne le connais pas par cœur, hein !

-Ah... Et ton amie habite où exactement dans Ensoulesse ?

-Une rue appelée « Chemin des Traits », le 10 exactement.

-J'ai vécu là-bas ! C'est dans cette maison que j'ai vécu les premières années de ma vie, mes parents s'y étaient installés. C'est au chemin des Traits qu'il y a cette ferme dont je te parle ! Il y a-t-il toujours dans cette maison où vit ton amie, le vieil escalier en bois qui craque ? »

La maison de Lila avait été construite il y avait 15 ans sur les ruines d'une maison inhabitée depuis 20 ans. Il n'y avait pas d'escaliers, elle était de plain-pied et était entourée de maisons similaires sans aucune trace de ferme aux alentours.

« Euh... »

Je crois que Nelson Melody comprit quelque peu mon incapacité à formuler

une phrase ou un mot. Il me répondit, avec un air dépité dans la voix :

« Non, finalement laisse tomber. Je préfère garder mes souvenirs intacts. »

Il s'éloigna de moi, nous étions dans le canapé du salon, il se dirigea vers la cuisine. Il fallait que je le questionne. Je n'étais pas encore parvenue à lui poser des questions sur les

« champs ». Je le rejoignis dans la cuisine.

« Nelson, je voulais vous demander...

-Si c'est pour me poser une question sur moi, je n'ai pas le cœur d'y répondre.

-Non, non pour une fois ce n'est pas sur vous.

-C'est sur quoi alors ?

-Je voulais vous demander, vous avez parlé d'une ferme qui habitait à Ensoulesse, cela veut dire qu'il y avait des champs à côté ? »

Il rit. Au début je ne savais pas sur quels pieds danser avec cette réaction de sa part puis, en le fréquentant, je me rendis compte qu'il me gratifiait de ce rire à chaque fois que je demandais quelque chose qui lui semblait évident. Nelson Melody ne semblait pas comprendre que le temps pendant lequel il avait refusé de sortir n'avait plus nécessairement cours et que bon nombre de choses normales au début du siècle ne l'ont pas en 2063. J'appris à ne pas m'en offusquer et à prendre ce rire pour ce qu'il était, c'est à dire une marque symbolisant que nous ne vivions pas dans le même monde.

« Bien sûr Andréa, à quoi servirait donc une ferme sans champs autour ? Il y avait plus de champs et de pâturages à Ensoulesse que de maisons, mais comme j'ai pu le comprendre à tes hésitations, cela a quelque peu changé.

- Oui maintenant les fermes sont à étages et se trouvent uniquement dans les grandes villes. Les seuls champs que j'avais pu voir étaient sur des

vieilles images sur Internet.

- Mais qu'ont-ils fait de la place laissée par tous ces champs inexploités ?

Ils l'ont laissé aux bêtes sauvages ?

- Soit des maisons, soit des forêts artificielles.

- Intéressant... J'espère qu'ils ont plus planté d'arbres qu'ils n'ont coulé de béton alors.

- Coulé quoi ?

- Du béton, tu sais, pour faire des maisons.

- On n'utilise plus de ça aujourd'hui, les maisons sont construites avec des imprimantes 3D

- Oui, on peut dire ça.

- Intéressant... Et donc tu te demandais à quoi pouvait bien ressembler ces champs qui occupaient la majeure partie de Montamisé ?

-Euh, oui c'est à peu près ça. »

Et Nelson Melody m'expliqua que ces terres fertiles accueillait en fonction des périodes de l'année, soit du blé, soit du maïs, soit des tournesols. En parlant de ces tournesols, j'avais du mal à m'imaginer que l'huile que j'utilisais pour faire la cuisine était issue de grosses fleurs aux pétales jaunes. Des fleurs si jolies que leur abondance dans un champ avaient donné lieu à de nombreuses retranscriptions picturales (que Nelson Melody appelait lui « tableaux »). Le soir en rentrant chez moi je mis en fond d'écran du mur-écran de ma chambre un de ces tableaux que je trouvais très beau, d'un certain Monet, et sur laquelle j'étais tombée en recherchant sur internet des images de tournesols. Nelson Melody m'expliquait que l'on pouvait traverser ces champs, s'y balader sans que cela ne dérange personne, un peu à l'image des forêts artificielles

gigantesques d'aujourd'hui, mais à la différence que l'on y voyait bien plus le soleil.

«Mais je crois que la plus belle image de ces vastes étendues restera celle que je pouvais voir de mes vieilles carrières.

- Des carrières ? C'est quoi exactement ?

- Il s'agissait de lieux d'où l'on extrayait certains types de pierre. Celles dont je te parle se trouvaient à Ensoulesse, et on y a extrait du calcaire jusque dans les années 20. Elles comportaient deux grottes qui menaçaient, soi-disant, de s'effondrer à n'importe quel moment, mais qui, jusqu'à ma dernière visite, s'avéraient tenir bien en place.

- Vous en parlez comme si c'était un endroit important pour vous...

- Oh mais c'est le cas ! Lorsque adolescent je n'allais pas bien, ou que j'avais besoin de réfléchir au calme, c'est là-bas que j'allais me réfugier.

- Ah et pourquoi là-bas et pas ailleurs ? »

Nelson Melody marqua un temps d'arrêt, tout en levant les yeux au ciel, comme pour marquer sa réflexion.

« Je ne sais pas vraiment. Je crois que ce que j'appréciais le plus dans cet endroit, c'était le calme et la forme de vide qui le remplissait. Un vide propice à devenir support de mon imagination. Je m'y suis inventé tellement de mondes et d'histoires que chaque parcelle m'y rappelait quelque chose que je m'étais imaginé. Finalement je crois que ce lieu était ennuyeux, mais notre capacité à imaginer des choses pour combler cet ennui ne pouvait que s'y déployer dans sa pleine mesure. Cet endroit est si important pour moi que s'il doit y avoir une forme de vie après la mort j'espère que c'est là-bas qu'elle prendra place pour moi.

- À ce point-là ?

- Oui sans aucune hésitation. »

Ce qui était fort avec Nelson Melody, c'était sa capacité à dire des

choses qui semblaient être exagérées voire disproportionnées mais avec une telle intensité et sincérité dans le ton et le regard que l'on finissait par être convaincu autant que lui de l'exactitude de ses propos. Après un nouvel arrêt dans la discussion, il finit par reprendre avec son humour bien particulier.

« Donc, si un jour tu veux me parler et que, par la force des choses, je ne suis plus ici, il faudra venir me voir dans les vieilles carrières d'Ensoulesse. Mais je ne peux pas promettre de te répondre. »

C'était la première fois que Nelson Melody abordait devant moi sa mort, quand bien même cela ne fut qu'en filigrane. Il avait déjà évoqué clairement la mort de son père et de sa mère, mais la possibilité d'un jour ne plus pouvoir apprendre comme j'apprenais avec cette personne, de par sa disparition, me mit mal à l'aise. J'avais considéré Nelson Melody de bien des manières, que cela soit comme un fou, un potentiel pervers sexuel ou simplement comme un jeune adulte qui avait refusé de voir le temps passer et s'était réfugié dans une maison sans ne plus en bouger, mais je crois que c'est vraiment à partir de ce moment-là que je me rendis compte que toute cette culture, tout ce qui dans cet homme avait refusé de changer, de s'altérer au contact de l'évolution de la société, constituait sa richesse. Nelson Melody avait sûrement un paquet de névroses qu'il n'avait jamais réglées, et dont il ne s'affranchirait peut-être jamais, mais il n'en demeurait pas moins qu'il devait être considéré pour ce qu'il était, c'est-à-dire comme un homme riche de savoir et qui n'hésitait pas à le partager.

Lorsque je partis de chez lui ce jour-là, Nelson avait une expression mélancolique sur le visage, celle qu'il revêtait les jours où nous parlions de son passé ou ce qui s'y rapportait. Avant de me dire au revoir, il me dit avoir remarqué que je semblais passer plus de temps sur ma tablette que d'habitude. Je lui répondis que je n'en avais pas l'impression, mais je savais



au fond de moi qu'il n'avait par tort. Je souhaitais simplement ne pas avoir à lui parler d'Alessio, car c'était bien avec lui que j'échangeais par messages. Nelson avait la capacité de me faire parler de moi avec une facilité déconcertante et je ne voulais pas paraître vulnérable de par l'attrance, ou du moins l'intérêt, que je pouvais éprouver pour ce garçon.

Ce soir-là, en rentrant chez moi, bien que nous étions en décembre et que la neige n'avait pas totalement fondue, j'imaginai que chacune des maisons que je voyais étaient remplacée par des champs de tournesols. J'en acquies la certitude que le monde devait être bien plus beau avant.

## **Chapitre 12 : Des histoires à raconter**

Il faut dire qu'au-delà de l'aspect physique, ce garçon avait pour lui son intelligence et sa répartie ainsi qu'une confiance en lui qu'il savait faire ressentir aux autres sans pour autant que cela devienne prétentieux. C'était la première fois qu'un garçon prenait autant le temps de s'intéresser à moi et je ne savais pas vraiment gérer ça. Je demeurais là, hésitant entre le plaisir de susciter une forme d'intérêt chez un garçon qui me plaisait, et la peur de l'inconnu d'une situation dont j'ignorais tous les codes et autres modes de fonctionnement habituels. J'étais sortie avec des garçons au collège, mais rien de bien exceptionnel. Cela s'en était arrêté à deux trois baisers volés dans la cour de récréation ou à la sortie des cours. Rien de bien transcendant, en somme. La magie avec les amours de collègue, c'est que l'immaturité des personnes ne permet pas vraiment de pouvoir en garder un souvenir mémorable. À bien des égards, je ne m'en plaindrai pas.

Le point culminant des vacances de Noël est comme son nom l'indique, la fête de Noël. Il s'agissait avec nos anniversaires, des seuls moments où notre famille se retrouvait et prenait le temps de partager un repas ainsi que des discussions aux sujets divers et variés. Seule la tradition de l'ouverture des cadeaux – longue et pesante pour si peu de choses – venait finalement quelque peu, enrayant tout le plaisir et la joie ambiante. Un de mes profs d'histoire de collègue m'avait un jour raconté qu'il était un temps où les enfants attendaient ce moment de l'ouverture des cadeaux avec une impatience non dissimulée auprès de leurs parents. J'avais du mal à y croire mais il m'expliqua qu'avant l'essor économique mondial, les parents ne pouvaient pas – comme aujourd'hui – répondre de manière positive à la majorité des demandes de leurs enfants.

En 2063, les parents pouvaient faire en sorte que leurs enfants ne manquent de rien et bien plus que cela, sans que – pour autant – leurs

comptes en banque n'en soient trop entamés pour mettre en danger les finances de la famille. C'est là, la raison pour laquelle l'ouverture des cadeaux de Noël n'était plus qu'un moment où les enfants recevaient des parents un objet qu'ils auraient pu avoir sans soucis à n'importe quel moment de l'année. À cela, vous pouviez ajouter l'inutilité d'avoir un emballage de couleur vive à retirer.

Ma mère et mon père eurent du parfum et de nouvelles chaussures, mon frère un nouvel hoverboard – le dernier sorti – empêchant toute chute dangereuse, et à moi on m'offrit un collier en or. Je ne portais jamais de bijoux, mais il fallait croire que personne n'avait cru bon dans ma famille de le remarquer. Mon frère était aux anges, il l'était toujours lorsqu'il s'agissait d'hoverboard, c'était une véritable passion chez lui. C'est au moment du repas, après que mon frère eut fini de nous exposer les capacités de son nouveau joujou, que je voulus partager ce que je savais sur les hoverboards.

« Vous saviez que les hoverboards ont été imaginé pour la première fois dans une vieille trilogie de films datant des années 1980, qui s'appellent *Retour vers le futur*, et qu'il s'agissait à l'époque d'imaginer le futur car il n'était pas encore technologiquement possible de créer un hoverboard comme ceux que l'on a aujourd'hui ? »

Les trois autres membres de ma famille me regardèrent alors d'un air étonné. Comme s'il leur paraissait impossible que je puisse savoir de telles choses.

Mon frère reprit :

« Tu dis n'importe quoi, les hoverboards, ce sont les Chinois qui les ont créés pour se déplacer plus vite dans les rues.

- Ah et tu as vu ça où toi ? lui demandai-je alors.

- C'est Tino qui me l'a dit et Tino il connaît les hoverboards par cœur !

- Eh bien moi, je te dis que Tino dit n'importe quoi, et que c'est bien de

*Retour vers le futur* que viennent les hoverboards.

- Ah et tu as vu ça où toi ? » me répondit alors mon frère en m'imitant de manière ironique.

Je ne pouvais décemment pas dire que c'était un vieil homme de 72 ans, qui ne sortait jamais de chez lui et avait passé 30 ans à manger des cordons bleus avec son chat, tout ceci en évitant soigneusement de s'intéresser au monde extérieur, qui m'avait appris cette chose. Il me fallait mentir et dans l'urgence, peu importe la qualité du mensonge.

« C'est Lila qui m'en a parlé. Au pire si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à regarder les films dont je te parle et tu verras.

- Comme si j'avais que ça à branler ! »

C'est à ce moment-là qu'intervint l'autorité parentale, qui venait vraisemblablement de comprendre qu'elle avait un rôle à jouer au sein de cette dispute entre leurs enfants.

« Oh ! c'est bon maintenant, vous allez arrêter vos chamailleries tout de suite, lança alors notre père sans pour autant se départir de toute forme de maîtrise de soi !

- Mais... commençai-je, avant d'être interrompue par ma mère.

- C'est bon, Andréa ! Vous êtes en train de vous chamailler sur un sujet inutile ! Quelle importance de savoir d'où viennent les hoverboards ? L'important est de savoir qu'ils existent, il n'y a pas besoin d'en savoir plus.

- Tu dis n'importe quoi maman, bien sûr que ça a un intérêt, répondit alors mon frère ! »

J'étais étonnée de cette prise de position de la part de mon frère. Tellement étonnée que je n'eus pas le temps de surfer dessus, laissant l'occasion à mon père de répondre.

« Tu ne parles pas comme ça à ta mère, Flavien ! Vous commencez à être exaspérants maintenant ! Laissez les choses du passé au passé et

concentrez-vous sur le présent avec vos études ! Si le passé avait un intérêt, vous en entendriez parler plus souvent !

- Moi je vois un intérêt au passé, c'est qu'au moins ça ferait un sujet de discussion, vous savez ce genre de choses que nous ne partageons jamais avec vous », répondis-je ironique au possible.

Mon frère ne put s'empêcher de rire. D'un désaccord commun nous avions fait une entente cordiale contre nos parents.

« Vous allez tout de suite dans vos chambres, je ne veux plus vous voir ! Vous avez gâché Noël ! Bravo ! s'emporta alors ma mère.

- On a peut-être gâché une journée de l'année mais vous nous gâchez les 364 autres à ne rien échanger avec nous », lui répondit alors mon frère.

Notre mère se leva et explosa littéralement de colère, notre père se contentant, lui, de se lever de sa chaise pour marquer son approbation. Mon frère et moi avons alors rejoint nos chambres respectives sans demander notre reste. Mes parents finirent par se disputer, rejetant vraisemblablement l'un sur l'autre la responsabilité de nos réactions et de notre comportement général. Je n'en avais que faire, je m'endormis ce soir-là en écoutant ma playlist, comme pour recouvrir les cris de mes parents qui n'en avaient que le nom et pas la carrure.

Le lendemain matin, après avoir pris un bon petit-déjeuner et m'être préparée, je me rendis chez Nelson Melody. Je croisai ma mère en robe de chambre dans le salon. Elle ne me décrocha pas un mot, mais je ne m'en souciais pas particulièrement. J'étais impatiente de me rendre chez Nelson ce jour-là, comme pour fuir ma famille mais aussi parce que je lui avais acheté un cadeau et j'espérais qu'il allait lui plaire. Il s'agissait d'un de ces petits drones qui, une fois activé chez vous, faisait automatiquement la poussière dans toute la maison. J'en avais trouvé un d'occasion pour une somme dérisoire et, même si ce n'était pas le modèle le plus récent (du

genre de ceux qui ont plusieurs autres fonctions comme le passage de serpillière ou l'entretien de la salle de bain), ce drone demeurait un produit de bonne qualité.

Comme j'en avais pris l'habitude depuis quelques semaines, je sonnais au portail afin de m'annoncer, avant d'avancer directement à la porte d'entrée et rentrer sans frapper dans la maison. C'était Nelson Melody qui m'avait intimé de procéder de la sorte car, de toute manière, il n'y avait que moi qui sonnais et cela ne servait à rien qu'il vienne m'ouvrir la porte à chacune de mes visites. Cela a nettement contribué au fait que je me sente de plus en plus « chez moi » dans la maison de Nelson Melody. J'avais beau ne pas en connaître toutes les pièces et finalement n'y passer au mieux que quelques heures par jour sans y dormir, j'avais fini par connaître l'emplacement de chaque chose. Je savais où Nelson Melody rangeait ses couverts, sa collection de DVD, quels étaient les vieux jeux vidéo auxquels il jouait si souvent qu'il en laissait traîner les boîtiers sous son meuble télé, etc.

Mais, ce jour de Noël, je découvris une autre facette de Nelson Melody. En rentrant dans la maison, je trouvai Nelson Melody assis à la table en bois, celle du grand salon, celle sur laquelle nous avions travaillé mon compte rendu de

*L'Attrape-cœurs*. Il tenait dans sa main droite une sorte de petit bâtonnet et était affairé sur un tas de feuilles de papier éparses dont il ne semblait pouvoir détacher son regard. Derrière lui, les deux tiroirs du bas du meuble en bois étaient grands ouverts et c'était bien la première fois que je les voyais ainsi.

« Bonjour !

- Bonjour... répondit Nelson Melody alors concentré.

- Vous allez bien ?

- Oui et toi ?

- Ça pourrait aller mieux, mais ça va. Vous faites quoi ? »

Nelson Melody se redressa, collant son dos au dossier de son siège et tourna la tête vers moi.

« J'écris.

- Vous écrivez quoi ?

- Des histoires.

- Ah oui ? Quel genre d'histoires ?

- Du genre de celles qui me passent par la tête.

- Ah je vois... Je pourrais lire ?

- Non !

- Pourquoi ça ? Vous avez peur de quoi ? Que je vous pique une de vos idées ?

- Non, absolument pas, c'est juste que je n'ai pas fini d'écrire et que je n'aime pas montrer un travail inachevé.

- Ah d'accord ! Donc lorsque vous aurez fini je pourrais lire ?

- Non plus. »

« Je ne vous suis pas Nelson. Vous me dites que je ne peux pas lire vos écrits parce qu'ils ne sont pas finis, puis vous dites qu'une fois finis je ne pourrai toujours pas les lire.

- Pour la simple et bonne raison que je ne les finirai jamais.

- Ah et pourquoi ? Vous n'arrivez pas à trouver la fin ?

- Non, ce n'est pas ça.

- Eh bien pourquoi vous ne les finiriez pas alors ?

- Parce que je ne finis jamais rien de ce que je commence.
- C'est-à-dire ?
- C'est-à-dire rien de plus ou de moins que ce que ma phrase peut bien vouloir dire. Tout ce que je commence, même parfois des choses ridicules, ne se termine jamais et reste inachevé *ad vitam æternam* .
- Vous êtes encore en train d'exagérer, Nelson ! Il y a bien des choses que vous finissez ! Par exemple vous finissez vos phrases, vos assiettes, les films que vous regardez.
- Bien entendu, Andréa. Comme je te disais, il y a parfois des choses futiles que je ne termine jamais mais cela signifie implicitement qu'il y en a que je parviens à conclure. Par contre pour tout ce qui est essentiel, rien n'est conclu et ce n'est pas quelque chose de nouveau. Tout ce qui peut me faire avancer ou franchir un cap dans ma vie s'est toujours dérobé devant mon incapacité à mettre en œuvre les forces me permettant de réussir ce que j'entreprenais. Toutes mes histoires, toutes ces histoires dont je connais tous les tenants et aboutissants ne resteront qu'au stade de la pensée, de ma pensée.
- Quand vous dites « toutes mes histoires », c'est qu'il y en a beaucoup ?
- La dernière fois que je les ai comptées, elles étaient au nombre de 73.
- 73 histoires ? Mais ça en fait énormément !
- Oui mais peu importe ce nombre Andréa. Il pourrait y en avoir 50 de plus ou de moins, cela ne changerait rien, puisque aucune d'entre elles ne finiront par être intégralement rédigées. Aucune d'entre elles ne sera jamais lue que par moi.
- Mais enfin, pourquoi Nelson ?
- J'ai mis du temps à le comprendre mais maintenant il m'apparaît évident



qu'il n'y a rien de plus horrible, Andréa, qu'une histoire qui se termine, que quelque chose qui prend fin, qui est complet par la force des choses. C'est comme si on coupait toute forme de liberté à quelque chose qui n'en a pas nécessairement le besoin. Tu imagines, si demain, on venait te voir et on te disait « C'est bon Madame Andréa Branier, votre histoire est terminée, vous n'avez plus qu'à mourir » ? C'est d'une injustice terrible et cruelle.

- Vous ne pouvez pas comparer une vie à quelque chose d'inanimé, Nelson !

- En quoi mes écrits sont-ils inanimés ? Au contraire, ils sont inachevés et donc vivants, il leur reste quelque chose à raconter. »

La tristesse qui se donnait à voir sur le visage et dans les mots de Nelson Melody était si flagrante qu'il était impossible de ne pas la remarquer. Voici qu'un autre élément dont était constitué mon hôte. Nelson Melody n'était donc pas seulement une machine à emmagasiner des informations et à les partager, il était aussi capable de créer quelque chose, un univers, une histoire.

À cet instant, je ne compris pas vraiment l'intérêt de la démarche artistique de Nelson car, en 2063, toutes les créations culturelles se faisaient par le biais de grosses entreprises regroupant plusieurs filiales spécialisées dans divers médias, que cela soit le cinéma, les romans ou encore la musique. Ces grosses entreprises ne prenaient plus le temps d'attendre qu'un scénariste ou un écrivain vienne leur proposer un produit, mais allaient directement à la sortie des grandes universités françaises chercher ceux qu'ils jugeaient avoir le talent pour créer.

Ainsi la création artistique n'était plus le fruit d'une vocation mais bel et bien le résultat de bons résultats universitaires. Cela signifiait que, même si Nelson Melody était parvenu à conclure une de ses histoires, ses chances d'être publié n'en demeuraient pas moins, pour ainsi dire, quasi nulles. Mais bien entendu, sa vie d'ermite l'avait sans nul doute affranchi d'être au

courant de ces choses-là.

« C'est dommage quand même. Je suis sûre et certaine que ce sont de superbes histoires en plus.

- Merci Andréa, c'est gentil »

Il se mit alors à ordonner toutes les feuilles de papier et à les ranger dans le meuble en bois avant de le fermer à clé.

« Au fait, Nelson, j'ai quelque chose pour vous, tenez, lançai-je en lui tendant un paquet cadeau. Joyeux Noël !

- Nous sommes déjà à Noël ? Mon Dieu... De quoi s'agit-il ? demanda-t-il en saisissant le paquet avec un sourire de joie enfantine que je n'avais que rarement vu chez lui.

- Bah, ouvrez-le pour savoir ! »

Et il s'exécuta, sourire aux lèvres, déchirant le papier sans aucune forme de retenue. J'avais vraiment l'impression de voir un enfant, mais pas un de mon époque, non. Un de ces enfants fantasmés dans les publicités, heureux de recevoir quelque chose, comme si cela n'était pas habituel. Comme il était curieux de voir cet homme de 72 ans agir de la sorte. J'avais en face de moi la preuve matérielle de ce que m'avait décrit mon professeur d'histoire au collège sur le plaisir de recevoir que pouvait éprouver les enfants des générations précédentes lors de l'ouverture de leurs cadeaux de Noël.

En découvrant le drone, le visage de Nelson Melody se vêtit d'incompréhension. Il semblait évident qu'il ne savait absolument pas de quoi il s'agissait. Je pris alors le temps de lui expliquer l'utilité de l'objet ainsi que ces modalités de fonctionnement. Une fois qu'il eut compris l'intérêt de l'objet, il sembla ravi. Il le fut d'autant plus lorsque le drone se mit à virevolter aux quatre coins de la pièce afin de ramasser la poussière et les toiles d'araignées, effrayant au passage le pauvre Râ qui n'avait jamais

rien vu de tel.

« Andréa, tu es si gentille, mais il ne fallait pas. En plus je dois t'avouer que je n'ai pas pensé à t'acheter quoi que ce soit.

- Nelson, vous vous êtes mis de nouveau à ignorer le temps qui passe et à ne plus faire attention au jour que nous sommes ?

- Oui... depuis le 14 novembre en fait...

- Bon, eh bien, comme cadeau je veux que vous vous remettiez à compter les jours et connaître la date.

- Mais Andréa...

- Il n'y a pas de « mais » Nelson ! Vous avez oublié de me faire un cadeau alors que moi j'ai pensé à vous en faire un, vous me devez bien ça !

- Hm... Très bien c'est entendu... »

Je ne sais pas vraiment pourquoi je tenais à ce que Nelson Melody suive le fil des jours, mais le choix qu'il faisait en s'affranchissant du temps ne semblait non pas dirigé par une réflexion parfaitement objective mais par une peur. Nelson Melody était un être bouleversé par le temps qui passe ainsi que ses conséquences. J'avais mis du temps à m'en rendre compte, mais sa maison n'était dotée d'aucun miroir, d'aucune image de lui, comme s'il refusait de se retrouver face à l'évidence de l'évolution de son apparence. Par la force de notre relation ainsi que celle du temps, une forme de compassion s'était créée en moi pour cet homme et je trouvais l'idée même qu'il se refuse à accepter la réalité du monde, profondément triste au point d'avoir envie de l'aider.

Ce soir-là, Nelson Melody me fit découvrir Michel Berger. *La groupie du pianiste* trotta dans ma tête tout le long du chemin du retour. Depuis que je l'avais créée, ma playlist

« Nelson Melody » n'avait cessé de croître au point que je dus à plusieurs reprises faire le tri. À Serge Gainsbourg, Indochine et David Bowie étaient

venus se greffer Lady Gaga, U2, Lana Del Rey et Oasis, sans parler des Daft Punk ou encore Madonna. Hormis ces deux derniers, je n'avais jamais entendu parler de ces autres artistes. En y repensant, j'ai le vertige de tout ce qu'avait pu me faire découvrir Nelson Melody en si peu de temps. Et je n'évoque ici que les œuvres musicales. Car que cela soit pour les films et les jeux vidéo, la liste fut toute aussi longue.

C'était en fait comme si Nelson Melody s'évertuait à me transmettre tout ce qu'il avait retenu et stocké chez lui et en lui de culturel avant qu'il ne se soit décidé à se refermer sur lui-même et vivre seul dans sa grotte. Lorsque j'évoquai un ou deux films datant des années 2030, ce qui pour moi, constituait déjà des films anciens, il ne se cacha pas de ne pas les connaître. La maison de Nelson Melody était finalement comparable à une de ces capsules temporelles qu'on remplissait d'objets contemporains avant de la sceller dans le but de ne la voir rouverte qu'après au moins une centaine d'années. Vraisemblablement, celle-ci ne devait être ouverte qu'à la mort de son propriétaire mais j'avais, comme qui dirait, changé la donne en m'introduisant un beau soir de septembre sur la propriété de Nelson Melody.

Arrivée chez moi, je vis que mes parents n'étaient pas là. Seul mon frère jouait à un jeu sur le mur-écran de sa chambre en ayant poussé le son bien trop fort. Je n'avais pas le courage d'aller lui en tenir rigueur et partis prendre une douche avant de me réfugier dans ma chambre. Je n'avais rien à faire et n'avais pas envie de regarder la télé pour passer le temps. M'ennuyant là, seule et allongée sur mon lit, finit par germer en moi la pousse d'une histoire. Sûrement en conséquence de mes échanges du jour avec Nelson, je finis par prendre ma tablette et je commençai à rédiger ce qui allait devenir mon premier roman : *La jeune fille aux yeux rouges*.

À 22h, fatiguée, j'arrêtai d'écrire au beau milieu d'une phrase, et allai

me glisser sous les draps de mon lit défait. Quelqu'un toqua alors à ma porte et avant que je n'aie le temps de dire d'entrer, celle-ci s'ouvrit sur mon frère qui entra. Sur une de ces routes menant directement vers un sommeil profond, j'aurais dû m'énerver d'être dérangée de la sorte, mais il était si improbable et inimaginable que mon frère puisse venir vers moi pour parler, que mon humeur ne bascula pas dans la colère mais s'en tint à un étonnement teinté de curiosité.

« Qu'est-ce que tu veux, Flavien ?

- Excuse-moi, je te réveille pas, j'espère ?

- Non, pas du tout, mentis-je, pourquoi tu ne dors pas encore toi ?

- Bah, en fait, je venais juste te dire que j'avais regardé les trois *Retour vers le futur* et cherché sur Internet. Tu avais bien raison pour l'hoverboard. »

Je n'en revenais pas. Mon frère avait pris le temps, entre deux sorties hoverboard avec ses copains, de regarder des vieux films dont je lui avais parlé, moi, sa sœur qu'il renvoyait balader à la moindre occasion.

« Ah ! Et tu as aimé ces films ?

- Oui j'ai adoré. Le Doc me fait vraiment rire à toujours tout exagérer.

- Ah oui ? Moi je préfère Marty, il ne se dégonfle jamais malgré tout ce qui peut lui arriver.

- Ah... Hé dis-moi, Andréa ?

- Oui ?

-Tu les a découverts comment ces vieux films ? Ils sont même plus disponibles en téléchargement légal.

- C'est Lila qui les avait sur sa tablette, elle me les avait montrés l'été dernier.

- Ah... Et dis-moi aussi, Andréa ?

- Oui ?

- Je trouve qu'il y a quand même un truc bizarre avec ces films.

- Quoi ?

- Bah, je me dis que c'est quelqu'un qui a écrit ça.

- Oui ça paraît évident, et... ?

- Bah, je trouve ça bizarre qu'il ait décidé de parler du passé et du futur. Enfin je veux dire, regarde la réaction de nos parents quand on a parlé du passé, ils ont littéralement pété un câble. C'est comme si le mec qui avait eu l'idée de ces films n'avait pas peur de sortir du présent et de se souvenir du passé et penser au futur. Tu crois qu'il était seul ou que c'était le cas pour tout le monde ?

- Non, pour ce que j'en sais, il semblerait que tout le monde pouvait penser et parler du passé, du futur et du présent. Il n'y avait pas de silence imposé sur le sujet comme aujourd'hui, pleins de films et de romans évoquaient le sujet sans que cela ne choque personne, bien au contraire.»

Mon frère fronça les sourcils d'un étonnement flagrant. Fièvre de mes connaissances, je les lui avais transmises sans réfléchir au fait que cela pouvait lui paraître suspect. Il me demanda alors :

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- On l'a vu en histoire cette année

- Vous n'avez que deux heures d'histoire par semaine pour étudier les 3 siècles précédents et le professeur a pris le temps de vous parler du fait que les gens n'avaient pas peur de parler du passé à cette époque-là ?'

« Oui, un élève a posé une question et le prof y a simplement répondu. Et puis pourquoi tu fais le suspicieux, là ? Tu te prends pour un détective ou

quoi ?

- Non, non, c'est juste que je me demandais c'est tout...

- Oui, eh bien ce n'est plus l'heure pour se poser des questions, va te coucher et laisse-moi dormir.

- Pff, allez ! »

Il ferma brutalement la porte. J'avais été nulle. Pour une fois qu'il venait parler avec moi... Je m'endormis ce soir, contente que le merdeux ait fait preuve de curiosité, mais néanmoins déçue de moi-même.